

Le bleu du ciel

Martine Delvaux

Number 130, September 2011

Réinventer le 11 septembre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64952ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delvaux, M. (2011). Le bleu du ciel. *Moebius*, (130), 11–16.

MARTINE DELVAUX

Le bleu du ciel

Le café était chaud, elle était en pyjama, les rides tendres du sommeil imprimées sur ses joues. Le prophète avait quitté le Moyen-Orient pour s'installer à New York au début du siècle. Il avait choisi l'Amérique. On le comparait à William Blake. Ses compatriotes disaient que c'était un hérétique. Elle avait commencé à lire ses pensées. Elle disait: «Je cherche. Si Dieu existe, je vais le trouver.» C'était comme un dernier combat.

Les choses du monde la concernaient à moitié. Elle hésitait à se laisser emporter par la vie ordinaire. Matin et soir, elle méditait. Je me levais, je préparais le café, elle s'extirpait du sommeil, s'asseyait en tailleur dans le lit, dos contre le mur, yeux fermés. Le soir, elle priait. Un calme tombait, un silence d'une autre qualité. Elle disait que les endroits où les moines méditaient étaient protégés.

C'était le début de l'automne. On était à Montréal, elle arrivait de Moscou. Ensemble, on discutait longuement des croyances, les siennes et celles de son pays. Parfois, on finissait par s'affronter. Elle me demandait quel était le sens de la vie dans un monde où on ne priait plus.

Ce matin-là, enfoncée dans le canapé avec son café, elle a dit: «Tiens! Écoute ça...» C'était des mots sur l'amour, dans l'anglais du prophète new-yorkais. Elle avait la tête penchée sur le livre. Sa nuque pâle, la peau qui fait fermer les yeux, je suis venue la retrouver, lovée contre elle. Elle lisait à haute voix: «*You were born together, and together you shall be forever more. You shall be together when white wings of death scatter your days.*» Je traçais des parcours le long de son bras. Des mouvements comme les marques que le vent laisse dans les dunes blondes du désert, des

marées de sable. Je sentais le battement léger de son cœur à l'intérieur de son poignet, dans la pâleur striée de bleu, de mauve, une toile d'araignée. Elle était calée dans les coussins. J'ai fini par me recroqueviller en chien de fusil au fond du canapé, la tête sur sa cuisse. Elle avait soulevé ses bras au-dessus de moi et continuait à lire à haute voix.

*

On voulait partir pour New York. Elle n'y avait jamais mis les pieds. Je voulais l'y emmener. J'y étais allée une fois, et ça s'était mis à vivre presque terriblement, une chose palpable qui désormais m'enveloppait, plus grande que moi. New York était la ville des villes, impossible à saisir, impossible à écrire. Elle échappait, refusait d'être enchaînée même par l'imaginaire. C'était une femme fatale et un verre d'eau renversé, une amante impossible à marier. Les écrans n'étaient jamais assez grands, ni les mots assez nuancés, pour l'attraper. Il n'y avait pas de corsets, pas de chaînes, pas de laisses à lui enfile. Pas de filet. New York survivait à tout. Aucun coup ne pouvait lui être porté.

New York battait au rythme des morts et des vivants. J'étais allée à New York remplie des histoires qu'on m'avait racontées, une vie sous la vie, l'anti-monde macabre des émissions de télé. J'étais partie l'estomac en boule, les nerfs à vif, comme à la veille d'un premier rendez-vous, quand on ne sait ce qu'on va trouver. Je me répétais qu'il n'y aurait pas de drames, pas d'apocalypse, pas de complots, pas de hold-up, pas de viol au milieu de Central Park ou dans une rue noire de Chelsea. Pas d'âme vendue au diable. New York m'est finalement apparue au bout du Brooklyn Bridge, sans autre horizon, comme une vision, une révélation. Blanche de nuages, auréolée de bleu. Calme malgré le vent. Reine immense immensément présente. Lazare qui toujours ressuscitera de ses cendres. New York comme le grand cirque de l'humanité, beauté devant laquelle les paquebots, stupéfiés, se laissent flotter. New York comme une grande histoire d'amour, et après l'avoir vécue, on peut laisser venir la mort.

*

Ma tête contre sa cuisse, je fermais les yeux et je m'efforçais de l'écouter, le timbre sombre de sa voix. C'était septembre. L'automne commençait à valser devant nos yeux. Le ciel était bleu, magnifique, flamboyant de lumière. Le soleil se balançait haut dans le ciel, et à la fin de la journée, il découpait l'espace en jaune et orange, en ombres profondes, une douceur de fin du monde. Je ne savais pas par quelle porte elle était entrée en moi. Je ne savais pas si elle allait y rester. Il y avait des échos entre nos histoires, la séduction du miroir. Quand ils se retrouvaient, nos corps dansaient un alliage de métaux, on se laissait aller. Mais par moments, une angoisse montait, la peur de perdre l'autre ou de la garder, la peur de ne plus être soi. Alors, on se faisait cowboy et Indien, espions russe et américain, répondant à une mission silencieuse. Muscles tendus, élancés, on était prêtes à se mettre en miettes.

Elle lisait le prophète comme on prend un antidote – la douceur contre l'aspérité: *«But let there be spaces in your togetherness. And let the winds of the heavens dance between you. Love one another but make not a bond of love: let it rather be a moving sea between the shores of your souls.»* Dans sa bouche, le russe enveloppait l'anglais. Elle avait les yeux baissés. Elle lisait comme elle priait, repliée sur elle-même. Bientôt, il faudrait s'habiller, sortir, faire les courses, travailler, quitter le canapé. Mais la vie normale était devenue un étrangeté. En attendant, j'avais fermé les yeux, je me laissais bercer.

*

C'était l'automne, le matin, la rentrée, tous les débuts de la fin de l'été. Elle avait traversé ma vie quelques mois plus tôt, comme un éclair à la fin de l'hiver. Elle était arrivée en coup de foudre, avec le soleil printanier qui tranche les ombres. Et dans l'annonce du froid qui revenait, le bleu métallique du ciel, elle était là. Elle était venue de son pays tenter quelque chose ici, près de moi.

Je m'étais soulevée du canapé. Ma tête devenue trop lourde, je commençais à lui peser. Assise à côté, les genoux sous le menton, rassemblés, les yeux fermés, je continuais à l'écouter. Elle lisait calmement. Parfois, on aurait dit qu'elle murmurait, et j'avais du mal à entendre les mots

qu'elle prononçait. Je les devinais, je ne voulais pas laisser de trous, je comblais les blancs. Le prophète avait parlé de l'amour. Dans la fable, on lui demandait de partager ses lumières, de transmettre ce qu'il savait. Il était impératif, il disait comment faire. Ses injonctions étaient une ligne à suivre et des mises en garde. Faire l'amour sans se perdre. Remplir le verre de l'autre mais ne pas le partager. Briser le pain sans se nourrir au même morceau. Chanter et danser ensemble en restant seul de son côté, comme les cordes d'un luth qui vibrent à la même musique tout en demeurant séparées.

Elle lisait ces phrases sans me regarder, le torse droit, les bras dégagés, élançée vers le ciel. Je sentais sa chaleur. Un frémissement presque imperceptible se dégageait de son corps, le vivant d'une aura, une flamme vacillante. Il y avait de l'air entre nous et l'amour pouvait être là, en suspension sur des particules infimes de temps et d'espace. Elle lisait comme on prie, elle faisait l'amour comme s'il s'agissait d'un adieu, d'une offrande. Elle arrivait de Moscou, je voulais lui montrer New York. J'en parlais comme si c'était Rome, le berceau de l'Amérique, mon Antiquité. Les Russes décrivaient les grandes villes comme des cimetières. À vol d'oiseau, les gratte-ciel me donnaient l'impression de ruines inversées. Souvent, elle m'écoutait, dubitative, le regard un peu absent, puis elle disait, curieuse et épuisée: «Je ne comprends pas grand-chose à votre vie ici.» Je pensais que New York était une porte d'entrée, une clé qui pouvait ouvrir le cœur comme la statue de la Liberté dans l'embouchure de la mer. Elle semblait si petite, si seule dans l'immensité, quel avenir pouvait-elle prédire? Et pourtant, elle était là, flambeau au bout du bras, devant une ville impossible à prendre, un amour impossible à nommer.

*

Ce jour-là, le bleu du ciel, sans nuages, le vent d'automne qui par moment se levait dans le temps un peu arrêté des premières heures de la journée, on ne pouvait imaginer les choses autrement. Il y avait une attente. «*Give your hearts, but not into each other's keeping. For only the hand of Life can contain your hearts.*» Le prophète. Elle

arrivait à la fin. Je l'entendais à sa voix qui laissait pendre un peu les mots, les laissait traîner. On aurait dit qu'elle se languissait, qu'elle voulait rester dans le désir, empêcher quelque chose de tomber. Sa voix était une caresse. Elle me berçait. On n'entendait presque rien. Elle a déposé le livre sur ses genoux, puis doucement elle l'a fermé. Elle n'avait pas levé les yeux sur moi pendant qu'elle lisait. Je la savais prise par les mots, mais je savais aussi qu'elle cherchait à m'oublier. Je sentais le ravin qu'elle creusait entre nous, régulièrement, par petits coups. Mais parfois, aussi, elle l'annulait.

Ce matin-là, rompant le bleu du ciel, elle a mis sa main sur ma nuque, ses doigts de chaque côté. Elle ne disait rien. Elle serrait légèrement, une douce pression jusqu'à ce que mon corps se tende par-delà le fossé. Sans parler, on s'est levées du canapé. Sa main avait quitté ma nuque. Nos gestes étaient encore flous des restes de la nuit. On bougeait lentement dans le matin d'automne. Elle avait mis son bras autour de ma taille pour me redresser. On partageait le même rythme, les yeux fermés dans la lumière claire qui inventait des angles métalliques.

*

Maintenant, on était l'une devant l'autre, debout. J'ai levé la main vers son visage, ma paume contre sa joue. J'ai enfoui mes doigts dans la soie noire de ses cheveux. Je l'ai tirée vers moi en même temps qu'elle s'avavançait. Je sentais son cœur battre contre ma bouche, je respirais son souffle. Nos corps se sont évanouis lentement au pied du canapé, dans un entremêlement. Les peaux mortes sont tombées les unes après les autres autour de nous comme des idées entretenues trop longtemps. Il n'y avait plus d'empire, plus de chantage, plus de lutte glacée. Seul un ange était resté, qui faisait taire la peur. Nos corps épuisés sur le sol respiraient, leurs rythmes à la fois uniques et agencés. On aurait dit une danse, comme les mouvements de la marée ou ceux de la foule descendant Broadway, infinie poussière d'âmes, vie obstinée qui court entre les tombes, dans les allées. Dieu gisait dans ces espaces où le souffle coulait, le cœur battait, dans la valse du temps.

Allongées dans les rayons du soleil qui balayaient le plancher, la peau découpée de tendresse, le bleu semblait encore plus clair.

*

Peu de temps après, elle est sortie rapidement. Il était encore tôt, je ne savais pas quand elle allait rentrer. Elle avait marmonné un prétexte en enfilant ses vêtements et je n'avais rien répliqué. Je connaissais les élans de fuite, les coups portés à l'engagement.

Dans la fenêtre, derrière les stores levés, le ciel était bleu, si clair que ça donnait envie de le trancher. J'ai attrapé le livre abandonné sur le canapé, ouvert sur le passage qu'elle lisait. Dans le silence nouveau de la maison, j'avais allumé la télé. Les nouvelles du matin, RDI, l'oreille distraite sur les grands titres. Toute cette rumeur des choses de la vie qui vient meubler l'intérieur. Alors que mes yeux se posaient sur la page, j'ai entendu la voix paniquée de l'annonceur. Soudainement les tours jumelles me sont apparues sur l'écran, enveloppées de fumée. Elles devenaient de plus en plus grandes devant mes yeux, et de plus en plus seules.

Quand elle est rentrée à la maison, le monde avait été ébranlé. Elle s'est assise à côté de moi sur le canapé. Je tenais le livre du prophète dans mes mains, je ne l'avais pas lâché. « *And stand together, yet not too near together: For the pillars of the temple stand apart, And the oak tree and the cypress grow not in each other's shadow.* »

On était assises côte à côte, les yeux rivés sur la télé, tout près l'une de l'autre, sans se toucher. On ne savait pas ce que le destin nous réservait. La fois où je m'étais retrouvée dans ses bras, la première fois, sa bouche contre mon oreille elle avait murmuré, comme une mise en garde et un souhait: « La guerre et l'amour, ça vient du même bûcher... »

Note

Les passages en anglais sont de Khalil Gibran.